

Relations culturelles et écologiques au
Paléolithique supérieur dans le Sud-Ouest de la France

Paul A. MELLARS

Le Périgord, dans le Sud-Ouest de la France, possède la plus forte concentration d'habitats du Paléolithique supérieur étudiés à ce jour en Eurasie (de Sonneville-Bordes, 1960 ; Sackett, 1968 ; Laville et al., 1980 ; etc.). La densité des sites dans cette zone reflète probablement, dans une certaine mesure, la longue histoire de la recherche archéologique dans cette région et l'intensité avec laquelle celle-ci a été prospectée. Il y a néanmoins de fortes raisons de penser que la richesse en Paléolithique supérieur à cet endroit est, à plusieurs égards, unique et qu'elle reflète une forme complexe et inhabituelle de comportement culturel et social durant la plus grande partie de cette période. Brièvement, les résultats les plus marquants des recherches archéologiques sont les suivants :

- 1) L'exceptionnelle haute densité des sites dans une zone relativement restreinte et localisée, centrée principalement sur les vallées de la Dordogne et de la Vézère ;
- 2) La taille importante de nombreux sites d'habitat de cette période. Ceci n'est pas le cas de tous les sites cependant mais cela suggère, dans certains contextes, l'existence de groupes relativement grands (Mellars, 1973, p. 265) ;
- 3) L'exceptionnelle richesse et complexité des nombreux niveaux d'occupation, suggérant une réelle intensité d'occupations répétées des sites durant une grande partie du Paléolithique supérieur ;
- 4) Le plus impressionnant est en fait l'exceptionnelle concentration de figurations artistiques dans les grottes et abris sous roches de cette région.

La richesse et la complexité archéologiques du Périgord se manifestent également dans d'autres domaines : l'abondance des objets d'art mobiliers, la complexité des technologies osseuses, l'abondance des objets échangés, la fréquence des inhumations rituelles et enfin la grande complexité et le caractère élaboré de la séquence de débitage elle-même (de Sonneville-Bordes, 1960, 1973 ; Sackett, 1968 ; Mellars, 1973 ; David, 1973 ; Smith, 1966 ; Laville et al., 1980 ; etc.)

Bien sûr, tous ces caractères ne sont pas uniformément répartis dans l'ensemble du Paléolithique supérieur. Certains des éléments les plus frappants au point de vue de la complexité sociale et technologique sont mieux définis durant les dernières phases de cette période, particulièrement durant les phases les plus proches du Magdalénien (de Sonnevillle-Bordes, 1960, pp.497-498 ; 1973, pp. 53-58, etc.). De même, il est prouvé qu'il existe d'importantes variations internes à chaque stade culturel majeur, ainsi que David (1973), Smith (1966) et d'autres l'ont souligné. Néanmoins, il est montré que bon nombre des caractères les plus frappants cités ci-dessus (haute densité de sites, importance des zones occupées, richesse de l'art pariétal et mobilier, etc.) peuvent être identifiés à plusieurs stades distincts du Paléolithique supérieur. Ce sont précisément ces caractères récurrents qui seront traités ici.

Si on admet que la situation en Périgord représente une forme complexe et inhabituelle du comportement culturel et social, je suggérerais alors que l'explication première de cette complexité doit être recherchée dans quatre caractères fondamentaux touchant la démographie et l'habitat des communautés du Paléolithique supérieur dans cette région :

- 1) La haute densité et la concentration de la population humaine à l'intérieur d'une zone géographique relativement restreinte ;
- 2) La formation dans certains contextes de groupes résidentiels relativement importants en vue de l'exploitation périodique des ressources alimentaires riches et concentrées ;
- 3) La relative stabilité de ces groupements durant une grande partie du cycle annuel - revêtant dans certains cas un caractère semi-dépendant ;
- 4) La persistance de ces structures résidentielles sur une longue période, dans certains cas, apparemment pendant plusieurs siècles ou même sur un ou deux millénaires (David, 1973).

Si ces caractères peuvent être considérés comme les éléments premiers de la complexité sociale et culturelle, alors je serais d'avis que les explications les plus "réservées" ou les plus "élémentaires" soient recherchées dans les conditions écologiques. Les caractères de base qui sont, à mon avis, les plus critiques à cet égard, correspondent largement à ceux que

Michael Jochim a récemment proposés comme responsables de la concentration des grottes ornées dans la région franco-cantabrique (Jochim, 1983). En résumé, ce sont les suivants :

- 1) La haute densité et concentration de ressources alimentaires disponibles au Paléolithique supérieur ;
- 2) La grande diversité de ces ressources, reflétant la variété des habitats écologiques qui caractérisent la région étudiée ;
- 3) la sécurité relative et la prévisibilité des ressources alimentaires majeures à l'intérieur de zones géographiques restreintes.

Je ne suis pas d'accord avec Jochim en ce qui concerne le rôle central, et apparemment critique, qu'il accorde à l'exploitation du saumon dans l'ensemble des moyens de subsistance mis en oeuvre par les groupes du Sud-Ouest français. En bref, mon point de vue est que si l'exploitation saisonnière du saumon a pu jouer un certain rôle dans l'économie de ces groupes, elle ne représente pas une explication nécessaire et suffisante des caractères archéologiques remarquables que nous considérons tous les deux comme spécifiques à la région étudiée. Contrairement à Jochim, je pense qu'un modèle basé très largement sur l'exploitation des mammifères fournirait tous les ingrédients essentiels pour supporter les grandes généralisations écologiques soulignées ci-dessus. Centrés spécialement sur le Périgord, les caractères que je considérerais comme les plus critiques pour l'écologie humaine de la région sont les suivants :

- 1) La capacité maximum de cette région à nourrir la population herbivore. Plusieurs facteurs peuvent avoir joué un rôle important dans ce domaine, mais le plus évident et potentiellement le plus crucial serait peut-être la nature fortement océanique du climat, caractérisé par des étés relativement frais et des hivers exceptionnellement doux (par rapport aux normes glaciaires). Il est bien connu que des appréciations précises de températures sont difficiles à obtenir, mais une évaluation récente, basée sur des données botaniques, situe une moyenne de températures pour le Périgord vers 12-15° C pour l'été et d'environ 0° C pour l'hiver (Wilson, 1975, p.185). Ceci explique deux choses : tout d'abord, la longueur totale de la saison de développement de la végétation doit avoir été considérablement plus longue que dans des zones au climat plus continental, c'est-à-dire vers l'Est (augmentant de ce fait les possibilités de croissance de nouvelles plantes durant les mois d'hiver) ; ensuite, la

couverture neigeuse doit avoir été peu importante en épaisseur et en durée par rapport aux normes glaciaires. Ces deux implications durent avoir un effet majeur sur la capacité maximum de cette région à nourrir les herbivores, pour lesquels la quantité et l'accessibilité des ressources alimentaires durant les mois d'hiver sont normalement les facteurs critiques (Moen, 1973, pp.404-413).

Un second facteur potentiellement aussi important dans ce contexte est que l'extrémité sud-occidentale de la France était en fait, au milieu de la période glaciaire, l'extention la plus méridionale en Europe de la végétation de type toundra, essentiellement ouverte (Bukzer, 1971, fig. 51). Comme telle, la toundra ou la taïga, dans cette région, aurait reçu le maximum d'intensité de radiations solaires, et, par conséquent, aurait atteint un haut niveau de productivité végétale (Butzer, 1971, p. 463). En tenant compte de tous ces facteurs, il est permis de suggérer que les toundras de basse latitude, aux marches occidentales de l'Europe, auraient possédé la capacité nutritive la plus élevée pour les herbivores, plus que n'importe quelle autre région de la zone périglaciaire d'Europe continentale.

2) Ainsi que Jochim l'a souligné, un second facteur capital de l'environnement du Sud-Ouest français doit avoir consisté dans la grande diversité des ressources disponibles pour les groupes humains dans la juxtaposition d'habitats contrastés. Ce caractère est clairement reflété par les résultats polliniques disponibles, qui mettent en évidence l'existence de zones où alternent une végétation de type toundra, essentiellement ouverte, et une autre plus localisée, composée d'arbres et d'arbustes. Dans le diagramme pollinique de l'Abri Pataud, par exemple, on peut voir que des proportions substantielles de pollens arboréens sont présents dans tous les niveaux de la séquence, incluant non seulement des espèces relativement robustes, telles que le bouleau, le pin et le genévrier, mais aussi d'autres plus thermophiles telles que le chêne, l'aulne et le noisetier (Doner, 1975). Evidemment, ce spectre reflète une sorte de mosaïque de la végétation, composée d'arbres et d'arbustes poussant principalement dans les micro-zones abritées des vallées et d'un couvert végétal plus ouvert sur les plateaux adjacents. La grande variabilité de proportions des pollens arboréens par rapport aux non-arboréens enregistrés sur les différents sites pourrait

également refléter le caractère "mêlé" de cette végétation composée d'arbres, d'arbustes, d'herbacées, etc., dont les proportions relatives sont directement liées aux zones de captage immédiat d'où proviennent les récoltes polliniques pour chaque site (Leroi-Gourhan et Renault-Miskovki, 1977 ; Paquereau, 1979).

La diversité écologique est également clairement reflétée par la composition des assemblages fauniques enregistrés sur les sites archéologiques eux-mêmes. Tandis que le renne est généralement (pas toujours cependant) l'espèce dominant numériquement, presque tous les niveaux d'occupation des Paléolithiques moyen et supérieur révèlent un certain nombre d'espèces additionnelle comprenant le cheval, les bovinés (soit le bison, soit l'aurochs), le cerf élaphe et, (plutôt moins fréquents) le chevreuil, le sanglier, le bouquetin, le chamois et le mammoth (Mellars, 1973, pp. 260-263 ; Delpech, 1983). Les faunes archéologiques reflètent peut-être une "spécialisation" première orientée vers l'exploitation du renne, mais de nombreux assemblages montrent que l'une ou l'autre espèce additionnelle était fréquemment exploitée à une échelle intensive quand les circonstances locales soit permettaient, soit requéraient une stratégie de chasse alternative. En conséquence, les stratégies cynégétiques des groupes du Paléolithique supérieur dans le Sud-Ouest de la France ne devraient pas être considérées comme exclusivement ou invariablement centrées sur l'exploitation des troupeaux de rennes.

Le point crucial, ici, est donc la corrélation de base qui existe entre la diversité écologique et la sécurité économique (Cf. Drury, 1975, p. 189). Même si d'occasionnelles fluctuations du nombre ou du type de migration des troupeaux de rennes affectèrent les stratégies cynégétiques à court terme des groupes du Paléolithique supérieur, il y aurait eu normalement des sources alternatives de protéines animales vers lesquelles les groupes auraient pu se tourner pour subvenir à leurs besoins. A moins que quelqu'un ne conçoive des périodes durant lesquelles toutes les espèces animales soient sujettes à un déclin simultané, il ne semble pas y avoir lieu d'invoquer la nécessité d'autres ressources alimentaires comme un élément essentiel pour le maintien d'une sécurité ou d'une stabilité à longue échéance des groupes humains.

3) Le troisième point important concerne l'aspect de sécurité ou de prévisibilité dans la localisation précise des ressources alimentaires aux différentes étapes du cycle annuel. Ceci est peut-être le point principal souligné par Jochim en relation avec les possibilités économiques apportées par le saumon : la distribution géographique du saumon est de par sa nature limitée aux rivières ; la régularité générale des migrations de saumons assurerait certains points de pêche maximum qui pourraient garantir, sur une base annuelle, un apport en nourriture substantiel et sûr. En suivant cette idée, il suggère que la distribution prévisible et localisée des ressources en saumon encouragerait un modèle de stabilité relative dans l'installation des groupes du Paléolithique supérieur, induisant peut-être une sédentarisation partielle dans certains lieux-clés. En relation avec ceci, il y aurait eu un sens aigu de l'attachement territorial à des secteurs particuliers de vallées, de rivières, conduisant peut-être à un certain degré "d'exclusion territoriale" (c'est-à-dire "territorialité" stricto sensu) entre les occupants des différentes aires. Bien qu'en accord avec Jochim sur la probabilité d'une sédentarité partielle, au moins dans certains contextes du Paléolithique supérieur (Mellars, 1973, pp. 266-267 ; 1977, p. 970), je soutiendrais que l'exploitation des saumons n'est pas du tout déterminante dans ce modèle. Dans ce contexte, je suggérerais que Jochim, suivant en cela Burch (1972), a sérieusement sous-estimé les degrés de sécurité économique qui auraient pu être atteints par l'exploitation des seuls mammifères. Le fondement de l'argumentation de Jochim semble dépendre de la supposition d'une dépendance économique capitale vis-à-vis de la chasse du renne, une dépendance qui, comme je l'ai déjà souligné, est certainement sujette à controverse pour les plus grandes aires d'occupation paléolithiques supérieures dans le Sud-Ouest de la France. Même si le rôle économique crucial du renne était attesté, il faut de toute façon souligner que les arguments de Jochim et de Burch dérivent d'une série d'extrapolations hasardeuses, basées sur l'exemple des biotopes arctiques actuels très différents du contexte écologique périglaciaire européen. Une discussion détaillée de tous ces points peut difficilement être soutenue ici, mais il faut au moins souligner les suivants :

1) La beaucoup plus grande productivité et capacité alimentaire des toundras d'Europe occidentale en moyenne latitude, par opposition aux véritables toundras des régions arctiques

actuelles, parallèlement à une flore plus diversifiée (comme mentionné ci-dessus) ;

2) La présence d'aires accessibles pour le pâturage d'été et d'hiver, beaucoup plus réduites et localisées en France occidentale que dans les régions de toundra et de taïga plus vastes et écologiquement uniformes du Grand Nord ;

3) La probabilité de routes de migration beaucoup plus courtes entre les territoires d'été et d'hiver (cf. infra) ;

4) Et tenant compte des points précédents, le choix relativement limité de routes possibles comme voies de migration annuelle pour la population animale. Au total, ceci nous amène à un contraste fondamental entre les situations écologiques des zones arctiques actuelles d'une part et les environnements du Dernier Glaciaire du Sud-Ouest de la France de l'autre, ce qui invalide inévitablement toute analogie directe entre les modèles de comportements animaux dans les deux contextes.

Les modèles précis de migrations de rennes dans l'Ouest de la France, restent dans une certaine mesure à discuter. Cependant, dans le cas des populations animales des zones en marge du Massif Central, il ne peut y avoir qu'un faible doute quant aux migrations principales qui ont dû avoir lieu selon l'axe est-ouest, vers les régions élevées du massif en été et vers les zones plus basses des plateaux occidentaux en hiver. Les études détaillées de Spiess (1979), Gordon (1982) et d'autres ont montré que d'importantes hordes de rennes ont dû être présentes dans les principales vallées des zones de plateaux occidentales (particulièrement dans celles de la Vézère et de la Dordogne) de la fin de l'automne au début du printemps, soit d'environ octobre-novembre jusque mars-avril. Dans ces régions, les troupeaux auraient bénéficié non seulement de protections climatiques offertes par les vallées abritées elles-mêmes, mais aussi de ressources alimentaires additionnelles disponibles dans ces régions sous la forme d'arbustes, jeunes arbres, etc. Ces ressources alimentaires pourraient être particulièrement importantes durant les périodes d'épaisse couverture neigeuse, alors que la végétation est largement inaccessible aux troupeaux (Moen, 1973, pp. 386-387). Il est plus difficile de savoir jusqu'à quel point les hordes auraient pu se déplacer loin des pâturages lors des mois d'été. Bouchud (1966, pp. 242 et suivantes) a prétendu à plusieurs reprises qu'il existait des routes de courte migration d'environ 80 à 100 km entre les territoires

d'hiver et ceux d'été. Comme je l'ai déjà dit (Mellars, 1977, p. 970), ceci s'accorderait avec le modèle général de zones écologiques dans le Sud-Ouest de la France, marquées par une succession orientée d'est en ouest et déterminées en particulier par les conditions climatiques générales de ces régions dues aux modifications d'altitude lorsqu'on se déplace progressivement des régions basses vers les plus élevées. Une excellente confirmation de cette conclusion est fournie par l'étude de Guillien et Henri-Martin (1968) consacrée aux dents de rennes du niveau aurignacien de la Quina (Charentes). Elle révéla que, pendant la plupart des mois d'été la répartition de certaines hordes de rennes était encore accessible pour l'exploitation à une altitude assez basse à l'inverse de la zone des plateaux occidentaux. La combinaison des données favorise clairement l'hypothèse de migrations courtes à l'entre-saison, durant lesquelles les hordes de rennes ne se sont probablement jamais déplacées loin des principaux centres d'installation du Paléolithique supérieur.

Sans tenir compte de la localisation précise des aires de paturage, il existe des indications claires montrant que durant une grande partie du cycle annuel, les troupeaux de rennes et probablement d'autres espèces, auraient été directement accessibles pour les populations humaines vivant à l'intérieur des principales zones d'habitation du Paléolithique supérieur dans les vallées de la Dordogne, de la Vézère et sans doute dans bon nombre de vallées secondaires qui suivent le même axe est-ouest. Même en admettant certaines variations dans les modèles spécifiques de migrations d'une année à l'autre, il semble hautement improbable qu'une vallée majeure ait échappé à l'attrait d'un nombre significatif soit de rennes soit d'autres herbivores. Mon idée est que la stabilité relative et la prévisibilité dans l'approvisionnement en animaux auraient convenu pour supporter des populations humaines substantielles dans certaines régions clés du Sud-Ouest français. Dans ce sens, la sécurité et la prévisibilité offertes par ces ressources n'ont pas été inférieures à ce qu'avait postulé Jochim dans l'hypothèse de l'exploitation des ressources de saumon.

4) Mais évidemment la principale difficulté rencontrée par le modèle de Jochim concernant l'exploitation intensive des saumons provient des sources archéologiques elles-mêmes. La découverte de restes de poissons exige évidemment des

techniques de fouille appropriées bien que, dans le cas du saumon adulte, les os soient suffisamment grands et solides pour permettre leur découverte dans des fouilles menées avec un minimum de soin et d'application. Le problème avec l'hypothèse de Jochim n'est pas tellement le fait que les restes de saumon manquent totalement dans les niveaux du Paléolithique supérieur du Sud-Ouest de la France mais bien que, lorsque ces restes apparaissent, ils sont systématiquement en très faible quantité. Ceci se vérifie dans tous les sites repris dans un de mes travaux antérieurs (Mellars, 1973, p. 263) et a été confirmé par les résultats des fouilles plus récentes dans des sites tels que La Madeleine et le Flageolet où les méthodes de fouille et d'enregistrement auraient certainement permis de détecter la présence de restes de saumons s'il s'était agi de quantités substantielles (Delpech, 1983). La préservation partielle d'ossements plus petits et plus fragiles est par ailleurs un facteur à ne pas perdre de vue, bien que l'on ne puisse pas non plus considérer cela comme un élément majeur dans le modèle observé. Si les conditions physiques et chimiques des grottes et abris permettent la conservation de certains os, il est difficile de voir pourquoi d'autres n'auraient pas survécu en beaucoup plus grand nombre dans certains contextes. En admettant les difficultés de conservation et de découverte des restes de poissons, il semble pourtant que la présence extrêmement sporadique de restes de saumons dans les grottes et abris du Sud-Ouest français doit être considérée comme un trait caractéristique des listes fauniques de ces sites. Lorsqu'on ajoute à cela le fait qu'un saumon compte approximativement 50 vertèbres et qu'il serait nécessaire de disposer d'au moins 10 à 20 adultes pour procurer l'équivalent d'un seul renne en poids de viande, à ce moment l'importance économique du saumon, dans le contexte de ces installations particulières, devient encore plus difficile à admettre. Incidemment, Bahn (1983, p. 184) est arrivé à une conclusion similaire pour les sites du Paléolithique supérieur des Pyrénées.

Des données indiquant un développement substantiel des activités apparaissent à l'extrême fin du Paléolithique supérieur, approximativement à la période de transition culturelle entre le Magdalénien et l'Azilien, dont les causes vraisemblables ont été discutées ailleurs (Mellars, sous presse ; Delpech, 1983). Ces découvertes sont cependant nettement

plus récentes que les périodes principales de la production de l'art pariétal et ne peuvent donc avoir aucune signification directe dans les modèles économiques et alimentaires qui ont permis la production de cet art rupestre durant les phases antérieures du Paléolithique supérieur.

Un dernier aspect à caractère archéologique ruinant "l'hypothèse du saumon" repose sur la présence d'une concentration petite mais bien définie de sites d'art pariétal sur les pentes orientales du Massif Central, dans les extensions les plus basses de la vallée du Rhône (cf. Jochim, 1983, fig. 19.1 et 19.3-6). Cette région bien sûr est clairement située au-delà de la zone de distribution atlantique du saumon et se trouve à l'intérieur du secteur de drainage des rivières méditerranéennes. Si l'on suit l'hypothèse de Jochim qui relie la répartition du saumon et celle de l'art pariétal, savoir exactement quelle signification attacher à ces sites constitue le coeur du débat. Ce qu'il faut cependant reconnaître c'est que dans cette région au moins, la naissance de l'art pariétal et de n'importe quel modèle rituel et social peut avoir été associé à un modèle économique dans lequel l'exploitation du saumon ne jouait pas un rôle direct. Dans cette région comme dans l'Ouest du Massif Central, le moyen de subsistance de base doit avoir été principalement, si pas entièrement, basé sur l'exploitation des ressources animales. En effet, toutes les caractéristiques écologiques de cette région particulière montrent d'intéressants parallèles avec celles du Sud-Ouest de la France (reflétées par exemple par les hautes fréquences de rennes enregistrées dans de nombreux niveaux d'occupations. cf. Combiér, 1967) et ont peut-être supporté une série de modes de subsistance étroitement similaire à ceux pratiqués sur les pentes opposées du Massif Central.

Modèles démographiques et sociaux

A partir d'ici, les arguments suivent très largement le développement établi par Jochim. Partant de prémices écologiques plutôt différentes, nous avons tous les deux suggéré que des modèles de ressources économiques valables pour les populations du Paléolithique supérieur du Sud-Ouest de la France auraient été caractérisés par trois éléments principaux :

- 1) une richesse et une diversité exceptionnelles des ressources alimentaires, c'est-à-dire une densité totale de ressources plus élevée à l'intérieur de l'ensemble de la région ;
- 2) un modèle strict de concentration de ces ressources, dans des localisations et des périodes déterminées du cycle annuel ;
et
- 3) un niveau relativement élevé de stabilité et de prévisibilité dans la distribution spatiale de ces ressources d'années en années.

La nature des réponses humaines à ces conditions écologiques peut être partiellement argumentée sur des bases théoriques et en partie établie à partir du caractère du matériel archéologique lui-même (cf. Mellars, 1973). Des éléments qui peuvent être raisonnablement identifiés comme des réponses directes ou immédiates à la situation écologique sont :

- 1) une densité totale élevée de la population humaine ;
- 2) la formation, dans certains contextes, d'unités co-résidentielles relativement importantes constituant une réponse à la présence de concentrations saisonnières de ressources alimentaires et le besoin d'exploiter ces ressources d'une manière efficace et coordonnée ;
- 3) la naissance dans certaines situations-clés de modèles relativement stables d'installation, incluant au moins un certain degré de sédentarisation durant une partie importante du cycle annuel. Ce modèle est à présent très clairement illustré pour la fin de l'automne, l'hiver et le début du printemps mais il s'est peut être étendu durant une période plus longue de l'année si, comme cela a été démontré, l'étendue des migrations saisonnières du renne et des autres herbivores était relativement courtes. Dans de telles conditions, il était peut-être possible de maintenir une certaine partie de la population humaine de manière presque permanente dans certaines localisations-clés, tandis que les ressources plus éloignées étaient exploitées par des groupes spécialisés plus restreints (cf. Binford, 1980), etc. ;
- 4) un élément marqué de continuité et de stabilité dans ces modèles résidentiels de base durant de longues périodes de temps s'élevant peut-être (comme cité ci-dessus) à plusieurs siècles, voire à un ou deux millénaires.

Au-delà de ce point, la nature des réponses comportementales devient inévitablement plus hypothétique.

Si l'on accepte les arguments précédents pour une densité élevée de population humaine, vivant quelquefois dans des unités résidentielles relativement importantes et maintenant au moins une sédentarisation partielle dans certaines situations-clés, les éléments suivants peuvent alors être raisonnablement considérés comme des réponses "appropriées" et peut-être même "nécessaires", dans l'ensemble de l'organisation sociale.

1) L'apparition de certains individus possédant un pouvoir croissant ou une certaine autorité pour organiser et ou coordonner les activités des autres membres du groupe. Les fonctions manifestes de ces individus peuvent être de coordonner l'organisation des activités cynégétiques communes, d'assurer la distribution équitable de la nourriture et des autres ressources à tous les membres du groupe ou d'intervenir dans les divers conflits personnels ou autres qui semblent être inhérents à toutes périodes prolongées d'occupation sur un seul site (cf. Lee et Devore, 1968, p.9, etc.). Le résultat de ce phénomène correspond peut-être à l'apparition de hiérarchies sociales naissantes ou de systèmes de classes analogues à ceux enregistrés parmi les communautés récentes de chasseurs-cueilleurs, notamment sur la côte nord-ouest du Pacifique (Schalk, 1982), dans certaines parties du Grand Bassin (Thomas, 1982) et à d'autres endroits ;

2) Le développement d'autres formes de "différenciation du rôle", comprenant peut-être la différenciation des fonctions économiques, technologiques et sociales à l'intérieur des principaux groupes résidentiels ;

3) Complexité croissante de certaines autres structures sociales (telles que les réseaux familiaux étendus, diverses formes de congrégations, etc.) pour assurer des formes plus effectives de partage d'informations collectives ou de prises de décisions entre les membres des groupes résidentiels ou coopérants (cf. Johnson, 1982) ;

4) Le développement d'un sens aigu de l'attachement des unités sociales particulières à des aires géographiques déterminées. Comme Jochim le soutient (1983, pp. 216-217), ceci semblerait être une conséquence presque inévitable de n'importe quel modèle résidentiel dans lequel des communautés spécifiques maintiennent un degré élevé de sédentarisation à l'intérieur de localisations spécifiques et ceci pourrait bien avoir mené à diverses formes "d'exclusion territoriale" entre les occupants de territoires voisins (Dyson - Hudson et Smith, 1978) ; et,

5) à un niveau plus théorique, la formation d'un système de réseaux d'unions assez étroitement défini, menant à un modèle plus "fermé" d'interaction sociale entre des populations régionales séparées (cf. Wobst, 1976).

Le dernier point est à mon avis le plus difficile à soutenir, que ce soit en termes théoriques ou en termes de données archéologiques pertinentes. Le point principal que j'argumenterais est le suivant : là où les communautés humaines vivent avec une densité démographique relativement élevée, dans des habitats périodiques importants et avec, au moins, une certaine permanence dans l'occupation d'un lieu particulier, une forme plus complexe ou structurée de relations sociales entre les membres des unités sociales individuelles doit presque inévitablement apparaître. De plus, j'argumenterais que là où ces modèles d'installation ont été observés comme persistants durant des périodes relativement longues, les échelles de temps seraient suffisantes pour permettre des ajustements ou "adaptations" considérables de ces structures sociales pour rencontrer les contraintes particulières imposées par les conditions environnementales et sociales plus larges dans lesquelles les communautés humaines vivaient. Pour revenir au premier paragraphe de cette étude, c'est principalement dans ce sens socialement défini que je serais enclin à ranger les communautés du Paléolithique supérieur du Sud-Ouest de la France, à l'intérieur des formes les plus "complexes" ou "avancées" des sociétés de chasseurs-cueilleurs. Le degré suivant lequel le matériel archéologique lui-même supporte les principaux caractères démographiques et sociaux étudiés ci-dessus a déjà été débattu dans plusieurs travaux précédents, avec une diversité de points de vue (par exemple Mellars, 1979, 1982 ; White, 1982 ; David, 1973 ; Bindford, 1968 ...). Si l'on recherche un simple reflet archéologique de la complexité culturelle ou sociale, alors probablement l'attention continuera-t-elle à être centrée sur les manifestations uniques et impressionnantes de l'art pariétal du Paléolithique supérieur de la région franco-cantabrique. C'était bien sûr ce phénomène, la réelle restriction de l'art pariétal à une aire géographique relativement petite et localisée, qui formait le point de mire de l'étude récente de Jochim. Tandis que la clarté de ce modèle géographique subsiste, à de nombreux égards, le caractère le plus frappant du Paléolithique supérieur européen en tant qu'entité, les implications sociales précises de l'art pariétal restent presque aussi énigmatiques que jamais (cf. Conkey, 1983). La

conclusion qui semble être indubitable est que l'art doit certainement représenter un reflet direct de certaines formes d'activités rituelles ou de cérémonial incluant presque certainement le rôle d'artiste spécialisé (Jochim, 1983, p.217). De plus, les mécanismes sociaux qui sont à la base des activités rituelles ou de cérémonial permettent de nombreuses interprétations. Fondamentalement, quatre modèles principaux au moins peuvent être proposés :

- 1) La célébration de rituel ou de cérémonial en relation d'une certaine manière avec des activités cynégétiques coopératives sur une large échelle, peut-être destinées à renforcer l'autorité des principaux chefs ou des coordinateurs des chasses communes (cf. Hammond, 1974) ;
- 2) Le développement de cérémonial au niveau du groupe résidentiel local, soit comme moyen de renforcement ou de consolidation de la cohésion sociale du groupe (cf. Johnson, 1982, pp. 405-406) ou comme moyen de légitimation de l'autorité et du statut de certains individus importants ;
- 3) Le développement de formes similaires de cérémonial à un niveau plus élevé d'intégration sociale, par exemple au niveau du "réseau d'union régional" ou "tribu" (Jochim, 1983) ; ou
- 4) Comme récemment proposé par Pfeiffer (1982), la nécessité d'entraînement intensif ou d'initiation des jeunes gens aux systèmes complexes des règles sociales ou autres qui étaient nécessaire pour maintenir les formes inhabituellement complexes et élaborées de la société du Paléolithique supérieur.

Tous ces modèles évoquent une complexité sociale d'une forme à l'autre et tous impliquent un développement remarquable de cette complexité dans les régions classiques de l'art pariétal du Sud-Ouest de la France et du Nord-Ouest de l'Espagne. Il reste à voir maintenant si des études plus détaillées du contenu de la chronologie et de la distribution de l'art fourniront des éclaircissements supplémentaires concernant les modèles sociaux précis qui sont à la base de la production artistique.

Remerciements

Ceci représente une version résumée d'une conférence donnée à l'Union Internationale des Sciences Anthropologiques et Ethnologiques à VANCOUVER, en août 1984.

Je suis reconnaissant envers G.N. Bailey, H. Bricker, N.C. David, F. Delpech, J.-P. Rigaud et Madame de Sonnevile-Bordes de m'avoir permis de discuter avec eux plusieurs points de cette étude. Ceux-ci ne doivent évidemment pas être tenus pour responsables des interprétations particulières avancées dans ce texte.

BIBLIOGRAPHIE

- BAHN, P.G., 1983 - Late Pleistocene economies of the French Pyrenees, in G.N. Bailey ed., Hunter-gatherer Economy in Prehistory, pp. 168-186, Cambridge University Press.
- BINFORD, L.R., 1980 - Willow smoke and dogs'tails ; hunter gatherer settlement and archaeological site formation, American Antiquity, 45, pp. 4-20.
- BINFORD, S.R., 1968 - A structural comparison of disposal of the dead in the Mousterian and Upper Palaeolithic, in South-western Journal of Anthropology, 24, pp. 139-154.
- BOUCHUD, J., 1966 - Essai sur le Renne et la Climatologie du Paléolithique Moyen et Supérieur, Périgueux, Magne.
- BURCH, E.S., 1972 - The caribou wild reindeer as a human resource, in American Antiquity, 37, pp. 339-368.
- BUTZER, K.W., 1972 - Environment and Archaeology, Chicago, Aldine.
- COMBIER, J., 1967 - Le Paléolithique de l'Ardèche, Bordeaux, Delmas.
- CONKEY, M.W., 1983 - On the origins of Palaeolithic art : a review and some critical thoughts, in E. Trinkaus (ed.), The Mousterian Legacy, Human Biocultural Change in the Upper Pleistocene, pp. 201-227, Oxford, British Archaeological Reports, S164.
- DELPORTE, H., 1978 - Eléments pour une écologie de l'homme préhistorique, in Antiquités Nationales, 10, pp. 5-13.
- DELPECH, F., 1983 - Les Faunes du Paléolithique Supérieur dans le Sud-Ouest de la France, Paris, Centre National de la Recherche Scientifique.

- DAVID, N.C., 1973 - On upper palaeolithic society, ecology, and technological change : the Noaillian case, in A.C. Renfrew (ed.), The explanation of Culture Change, pp. 277-303, London, Duckworth.
- DONNER, J.J., 1975 - Pollen composition of the Abri Pataud sediments, in H.L. Movius (ed.), Excavation of the Abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne), American School of Prehistoric Research, Bulletin 30, pp. 160-173.
- DRURY, W.H., 1975 - The ecology of the human occupation at the Abri Pataud, in H.L. Movius (ed.), Excavation of the Abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne), American School of Prehistoric Research, Bulletin 30, pp. 187-196.
- DYSON-HUDSON, R. and SMITH, E.A., 1978 - Human territoriality : an ecological reassessment, in American Anthropologist, 80, pp. 21-41.
- GORDON, B.C., 1982 - Of men and reindeer herds in French Magdalenian prehistory, Paper presented at 4th International Conference of Archaeozoology, London, Avril 1982.
- GUILLEN, Y et HENRI-MARTIN, G., 1968 - Dentures des rennes et saison de chasse ; l'abri Aurignacien de la Quina, in L'Anthropologie, 72, pp. 337-348.
- HAMMOND, N., 1974 - Paleolithic mammalian faunas and parietal art in Cantabria: a comment on Freeman, in American Antiquity, 39, pp. 618-619.
- JOCHIM, M. 1983 - Palaeolithic cave art in ecological perspective, in G.N. Bailey (éd.), Hunter-gatherer Economy in Prehistory, pp. 212-219, Cambridge University Press.
- JOHNSON, G.A., 1982 - Organizational structure and scalar stress in C. Renfrew, M.J. Rowlands and B.A. Segraves (eds.), Theory and Explanation in Archaeology : the Southampton Conference, pp. 389-341, New York, Academic Press.

- LAVILLE, H., RIGAUD, J.-P. and SACKETT, J., 1980 - Rock shelters of the Perigord, New York, Academic Press.
- LEE, R.B. et DEVORE, I., 1968 - Problems in the study of hunters and gatherers, in R.B. Lee et I Devore (eds.), Man the Hunter, pp. 3-12, Chicago, Aldine.
- LEROI-GOURHAN, A, et RENAULT-MISKOVSKY, J., 1977 - Paléobotanique, Approche Ecologique de l'Homme Fossile, in Bulletin de l'Association Française pour l'Etude du Quaternaire, Supplément, pp. 35-49.
- MELLARS, P. A., 1973 - The character of the Middle-Upper Palaeolithic transition in southwest France, in A.C. Renfrew (éd.), The Explanation of Culture Change, pp. 255-276, London, Duckworth.
- MELLARS, P. A., 1977 - An Upper Paleolithic site in France, Science, 196, pp. 969-970.
- MELLARS, P.A., 1982 - On the Middle/Upper Paleolithic transition : a reply to White, in Current Anthropology, 23, pp. 238-240.
- MELLARS, P.A., in press - The ecological basis of social complexity in the Upper Paleolithic of southwestern France, in J. Brown et D. Price (eds.), Prehistoric Hunter-Gatherers, New York, Academic Press.
- MOEN, A.N., 1973 - Wildlife Ecology, San Francisco, Freeman.
- PAQUEREAU, M.M., 1979 - Quelques types de flores tardi-glaciaires dans le Sud-Ouest de la France, in D. de Sonneville-Bordes (éd.), La fin des Temps Glaciaires en Europe, pp. 151-157, Paris, Centre national de la Recherche Scientifique.
- PFEIFFER, J.E., 1982 - The creative Explosion : an Enquiry into the Origins of Art and Religion, New York, Harper and Row.

- SACKETT, J., 1968 - Method and theory of Upper Paleolithic archaeology in southwestern France, in S.R. Binford et L. R. Binford (eds.) New Perspectives in Archaeology, pp. 61-83, Chicago, Aldine.
- SCHALK, R.F., 1982 - Land use and organizational complexity among foragers of northwestern North America, in S. Koyama et D.H. Thomas (eds.), Affluent Forages, pp. 53-75, Osaka, Senri Ethnological Studies, n° 9.
- SONNEVILLE-BORDES, D. de, 1960 - Le Paléolithique Supérieur en Périgord, Bordeaux, Delmas.
- SONNEVILLE-BORDES, D. de, 1973 - The Upper Palaeolithic, in S. Piggott, G. Daniel and C. McBurney (éds.), France Before the Romans, pp. 30-60, London, Thames and Hudson.
- SMITH, P.E.L., 1966 - Le Solutréen en France, Bordeaux, Delmas.
- SPIESS, A.E., 1979 - Reindeer and Caribou Hunters : an Archaeological Study, New York, Academic Press.
- THOMAS, D.H., 1982 - Complexity among Great Basin Shoshoneans the world's least affluent Hunter-gatherers, in S. Koyama and D.H. Thomas (eds.), Affluent Forages, pp. 19-52, Osaka, Senri Ethnological Studies, n°9.
- WHITE, R., 1982 - Rethinking the Middle/Upper Paleolithic transition, in Current Anthropology, 23, pp. 169-192.
- WILSON, J.F., 1975 - The last glacial environment at the Abri Pataud, in H.L. Movius (éd.), Excavation of the Abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne), American School of Prehistoric Research, Bulletin 30, pp. 175-186.
- WOBST, H.M., 1976 - Locational relationships in Paleolithic Society, in Journal of Human Evolution, 5, pp. 49-58.

DISCUSSION

Président de séance : Maria BITIRI

J.-P. RIGAUD

Cette intéressante présentation de la géographie paléolithique en Périgord appelle cependant quelques remarques.

1) concernant la répartition des sites, il paraît évident que les gisements inventoriés sont essentiellement sous abris, exception faite de quelques rares stations de plein-air. Dans les régions où les prospections sont systématiques, les sites de plein-air dépassent très largement le nombre des abris connus. En conséquence, au point de vue de la densité des implantations, des modifications sont à apporter au tableau généralement admis.

P. MELLARS

Est d'accord car les chiffres sont imprécis.

J.-P. RIGAUD

2) Il faut tenir compte des particularités du Périgord. Suite aux conditions géochimiques, la faune n'est pas conservée dans les sites de plein-air. L'information sur les contenus fauniques n'est pas connue et ne saurait être restituée.

3) Alors que la place du poisson semble évidente, peu de restes ont été conservés malgré les méthodes de collectes déployées. Soit les poissons n'étaient pas consommés ; s'il l'étaient, ont-ils laissés des traces ? Les restes retrouvés pourrait alors provenir de pelottes de déjection car il y a tout de même une quantité relativement abondante de micro-faune. Le poisson serait alors consommé sous forme de filets sèches, introduits préparés sur le site, venant peut-être des établissements de plein-air pour lesquels il y a peu d'espoirs de retrouver des restes.

D. de SONNEVILLE-BORDES

En ce qui concerne la densité des sites solutréens, elle semble trop élevée car ont été classées comme solutréennes des industries où il y a seulement quelques pièces solutréennes. Ce premier inventaire demeure donc à dégraisser.

Le problème des poissons est en cours d'étude à l'Institut du Quaternaire de Bordeaux. Félicien Legal y apporte des informations sur la migration des poissons, les types de pêches et les espèces pêchées. L'importance de cette bio-masse, non prouvée, n'est pas à négliger. Le saumon pourrait être un aliment abondant et régulier à partir du Magdalénien et serait à mettre en rapport avec le niveau technique et artistique. L'irruption du saumon est-elle à mettre en rapport avec des conditions océaniques ?

H. DELPORTE

Souligne le problème de la critique épistémologique de l'information. On ne peut soutenir que le Périgord soit la région la plus riche en vestiges sans tenir compte du fait que la concentration observée est enrichie par des phénomènes ne tenant pas à des choix des hommes préhistoriques, mais leur étant postérieurs. Ainsi, la conservation des sites dépend de leur histoire postérieure au Paléolithique. En Dordogne, région de calme relatif n'ayant pas connu de grande vidange, les importants remplissages des habitats ne sont pas dûs à des occupations particulièrement longues mais à une conservation exceptionnelle des vestiges. Ensuite, il faut considérer que dans cette région la recherche préhistorique est une des plus ancienne et des plus intense du monde. Elle débute vers 1850 avec une facilité extraordinaire. Il faudrait estimer dans quelle mesure les conditions de la récolte et la conservation préférentielle ne contribuent pas à expliquer l'image de cette richesse.

F. BERNALDO DE QUIROS

La disparition différentielle explique-t-elle qu'on retrouve dans cette région 80 % des grottes ornées ?

H. DELPORTE

Quelle est la part dans cette richesse en grottes ornées tenant à l'art paléolithique proprement dit, et quelle est la part tenant à des phénomènes de conservation différentielle ? Pourquoi ne pas envisager que dans d'autres régions, dont la nature rocheuse diffère, il n'y ait pas eu un art rupestre aujourd'hui disparu ?

J.K. KOZŁOWSKI

Les différences de conditions paléo-géographiques entre l'Europe occidentale et l'Europe centrale joue un rôle important. A ces époques, le contraste entre hivers et étés était beaucoup plus prononcé dans la plaine russe qu'à l'Ouest. Il faut encore tenir compte des changements paléo-géographiques liés à l'extension de la nappe glaciaire. En Europe occidentale, l'hiatus d'habitat dut être moins prononcé. Même pendant la période la plus froide du Würm III, il y a encore des habitats en Europe occidentale, alors que l'Europe centrale en est privée.

J.P. RIGAUD

Les biotopes du Périgord sont favorables à la survie. Cela explique le nombre important d'habitats car les groupes ne doivent pas effectuer de longs déplacements pour assurer leur approvisionnement.

A. BIETTI

Peut-on distinguer une typologie de l'habitat, en fonction du degré de sédentarité ?

P. MELLARS

On ne peut que spéculer car si beaucoup dépend de l'aspect saisonnier du renne, il ne faut pas négliger les autres animaux.